



Grand-père

Geneviève Bergé



Grand-père

Geneviève Bergé

Grand-père a paru dans *Au bord du Noir*
aux éditions L'Age d'homme, 1998.



Quand mon grand-père mourut, le bel ordonnancement des pensées familiales s'interrompit d'un coup. On ne sut

jamais si cette mort était un fait exceptionnel ou non. Que penser ? Le temps des délibérations était fort court, la famille dispersée, et il fallait agir vite, avant les départs en vacances. La chose n'avait rien d'extraordinaire, semblait-il, puisque la mort d'un aïeul est une chose courante, et nous apprîmes, en effet, grâce aux récits que chacun dans notre entourage se mit en devoir de nous prodiguer, que tout s'était déroulé selon un mode parfaitement habituel.

Il semble ainsi que certains événements n'aient guère d'importance. L'indifférence qu'on témoigne à leur égard tient sans doute à leur inéluctabilité. Puisqu'ils sont sans surprise, ils sont aussi sans intérêt, et l'attention qu'il faut tout de même bien leur porter, quand ils surviennent et secouent malgré leur prévisibilité le train-train des jours, se laisse, elle aussi, saisir par l'ennui puis, il faut l'avouer, par le malaise.

Mon grand-père était un homme fort âgé, que nous avons toujours connu taiseux, et vaguement ridé. A quoi tenait sa vieillesse ? Je ne saurais dire. Il avait gardé les cheveux noirs et il jouait encore aux cartes avec passion; on avait bien remarqué qu'il parlait moins qu'auparavant, quelques rares mots sur la journée à vrai dire - sauf parfois, quand il se lançait tout à trac dans une diatribe quelconque, abandonnant pour ce faire le cigare qu'il reprenait sitôt le discours achevé -, mais quelques mots en plus ou en moins, quelle importance ? Il se déplaçait avec une lenteur exaspérante. Non comme font habituellement les vieux, à petits pas hésitants, mais raide au contraire, dressé sur un axe rigide, et pliant à peine les genoux, si bien qu'il avançait comme un pingouin, par glissades saccadées qui chuintaient sur le parquet. Sans doute est-ce précisément cette fixité dans le geste, cette allure d'automate qui avait ôté de nous toute représentation d'âge et donc toute hypothèse de décès. Il vieillissait, comme une poupée de cire prend peu à peu la poussière malgré



le passage des nettoyeuses chaque soir. Peut-être même était-il déjà mort depuis longtemps... En tout état de cause, la situation se prolongeait depuis quelques décennies, et par la grâce d'une espérance folle, nous avions cru notre famille préservée du sort commun, et dotée d'une vertu rare: l'immortalité.

Nous nous étions trompés, et il fallut à mon grand-père mourir. Il décéda, comme tout le monde, après une ou deux semaines passées dans un hôpital immense et tellement isolé sur le chantier qui l'enfermait de part en part qu'il fallait emprunter pour l'atteindre des enfilades de passerelles enjambant elles-mêmes boues, cailloux et précipices. Nous nous acquittions donc de la tâche, comme les éléphants de Noé, et pénétrions, ainsi sauvés, sous un porche aux portes grinçantes.

Dans l'arche tout changeait. Le hall d'accueil ressemblait à une boîte de plastique gris, telle qu'on en use pour la conservation des aliments. Les murs étaient tapissés de machines à sous de toutes espèces, pièces et jetons, des téléphones, des distributeurs de boissons fraîches et de savon, et amoncellements d'autres appareils à fenêtres écarlates, mentions métalliques et modes d'emploi appropriés, quoique libellés dans une langue étrangère. On apercevait derrière un haut comptoir quelques secrétaires vêtues de blanc, leur chevelure dépassant à peine, affairées, fouailleuses, si bien qu'il fallait se pencher comme au-dessus d'une taupinière pour leur adresser un bonjour qu'elles ne réclamaient pas, puis leur demander le numéro de la chambre, l'étage, le corridor, l'escalier et les toilettes.

Les visites se succédèrent. Mon grand-père apprit ainsi qu'il était aimé, et nous qu'il savait l'art de la conversation. Puis il s'éteignit seul, dans son sommeil, à l'aube d'un vendredi; une infirmière avisa la famille, et nous avons tous basculé d'une rangée sur le boulier-compteur.

On le descendit parmi les morts. L'usage veut que les défunts demeurent quelques jours à la morgue. On les y conduit très vite, puis on les laisse

absolument seuls, et ils meurent une seconde fois, dans le vacarme des tuyauteries qui rugissent au-dessus d'eux comme des réacteurs sur la piste. Le départ est proche en effet; mais dans tous les aéroports, il faut d'abord attendre, on ne sait pourquoi, dans un hall froid et rempli d'inconnus où il n'y a rien à faire, sinon à déambuler le long des fauteuils en imaginant la vie de ces dizaines de passagers qu'on ne reverra plus, leur destination et le motif de leur déplacement, tandis qu'on prête une oreille au bourdonnement du haut-parleur, cherchant à reconnaître dans le chaos des messages diffusés celui qui indiquera votre voyage.

J'étais donc allée m'asseoir sur la chaise que la préposée m'avait indiquée, au bas de l'escalier, et comme le temps excédait la mesure que j'avais crue nécessaire aux préparatifs et à un minimum d'ornementation, j'avais sorti un livre de mon sac à main et je lisais. Un roman d'Ivan Klima, le romancier tchèque, et cela me semblait très inconvenant de lire ainsi, assise sur ma chaise à côté des morts, l'étrange vie d'un écrivain exilé de son métier, qui, pour survivre et écrire lorsque sa tournée est terminée, ramassait désormais les poubelles des habitants de Prague. (Il racontait aussi combien sa vie était elle-même envahie par les déchets de toutes sortes, bien plus qu'il n'en pourrait jamais évacuer. Et il contemplait longuement sa misère et sa faiblesse, sans autre espoir que d'arriver à en comprendre un jour les détours).

Je ne sus jamais ce que la préposée avait pu faire pendant si longtemps. Elle finit par réapparaître, et me précéda dans ce qu'on appelait ici la " salle du repos ". Il y régnait un vacarme étourdissant. Une volée de moteurs tournaient à fond et, dès que je pénétrais, un vent violent souleva mes cheveux. De grandes hélices tournoyaient en effet au plafond, question de chasser les mouches. Mais alors que seuls les battements de ma montre m'attachaient encore au monde extérieur lorsque je lisais à mon poste d'attente, toute la pièce vibra à présent comme un coq sur le point de chanter. Des tuyaute-



